MISSIONS DU PACIFIQUE.

LETTRE DE MONSEIGNEUR D'HERBOMEZ
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

New-Westminster, le 28 novembre 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je viens vous remercier de votre bonne lettre du 10 août, qui m'a été remise au retour des visites que j'ai faites dans différents districts du vicariat, et aussi du secours si opportun que vous nous envoyez dans la personne des RR. PP. MARCHAL et LAMURE. Ces deux Pères sont heureusement arrivés à New-Westminster, le 24 de ce mois, et le lendemain nous sommes partis ensemble pour Sainte-Marie, où ils pourront se former à la vie du Missionnaire, sous la sage direction du R. P. DURIEU, préfet de cette mission, et soulager bientôt ce Père accablé sous le poids du travail.

Le R. P. JOLIVET, notre visiteur, que j'ai eu le bonheur d'avoir à mes côtés pendant une grande partie de ma longue tournée, après avoir prêché la retraite annuelle à New-Westminster, vient de partir pour visiter le district des Ka-kouals (mission de Saint-Michel). Quand sera-t-il de retour ? C'est ce qu'il m'est impossible de prévoir au juste, vu la difficulté des communications ; j'espère cependant pouvoir partir avec lui pour la France, vers le milieu du mois de janvier.

Vous attendez sans doute, mon très-révérend Père,

quelques détails sur le voyage que je viens de faire dans l'intérieur du pays, au nord-est de ce vicariat, pour visiter les Porteurs et autres sauvages de ces régions, dont la plupart n'avaient jamais vu de Missionnaire. Je vais tâcher de vous satisfaire.

Une partie de ce pays avait été visitée, il y a vingt-cinq ans, par Mgr DEMERS, aujourd'hui évêque de Victoria dans l'île de Vancouver. Deux ans plus tard, le R. P. NOBILI, de la compagnie de Jésus, commença une mission sur les bords du lac Stuart. Malheureusement l'état de sa santé ne lui permit pas de continuer son œuvre. Pendant les quelques mois qu'il passa dans ce pays, il réussit cependant à donner aux sauvages une certaine connaissance de notre sainte religion, et surtout à leur en faire apprécier les avantages. Aussi, quoique abandonnés pendant vingt-deux ans, faute d'ouvriers apostoliques, ces bons sauvages n'ont cessé de soupirer après le retour de la *robe noire*, dont ils avaient conservé le plus précieux souvenir. Enfin l'année dernière, un de leurs chefs étant venu jusqu'à la petite ville de Quesnell, y rencontra le R. P. MAC-GUCKIN. Grande fut sa joie à la vue du Prêtre. Il eût voulu l'emmener aussitôt avec lui, mais le R. P. MAC GUCKIN lui dit qu'il fallait écrire à l'Évêque et lui demander une *robe noire*. La demande me fut bientôt communiquée et je m'empressai d'y répondre en assurant le bon chef que l'un des Pères, et probablement l'Evêque lui-même, irait visiter ses gens dans le courant de l'année 1868.

Je n'ignorais pas les dangers, les fatigues et les privations qui m'attendaient pendant ce voyage si long, dans des pays où la civilisation n'a pas encore pénétré. Si je n'avais consulté que mes forces et l'état de ma santé, j'aurais dû reculer devant tant de difficultés ; mais il y avait là des âmes à sauver, et la Providence n'abandonne jamais le Missionnaire. Je ne pouvais donc hésiter, et le

18 avril je partais de New-Westminster avec le R. P. Lejacq, qui devait m'accompagner jusqu'à la mission de Saint-Joseph à William's-lake. La première journée n'offrait aucune difficulté, nous étions en pays civilisé, et il ne s'agissait que de remonter le Fraser en bateau à vapeur, jusqu'à Yale, petite ville située à 90 milles de New-Westminster au pied des montagnes des Cascades : nous y arrivâmes le dimanche 19, vers midi, et nous pûmes célébrer la sainte messe pour nos catholiques. Yale, comme toutes les petites villes de ce pays, est en décadence : le ministre anglican, voyant disparaître la population civilisée, et piqué du reproche qu'on lui adresse souvent, de ne pas s'occuper des Indiens, s'est mis à faire du prosélytisme parmi nos sauvages. Promesses, menaces, appât du gain, tout a été mis en jeu ; de cette manière, il a réussi à faire quelques adeptes, mais non parmi nos catholiques baptisés : ceux-ci tiennent ferme et leur nombre s'accroît chaque jour. Quel dommage qu'on ne puisse lui opposer un Missionnaire à poste fixe ! Mais les ouvriers nous manquent.

Le mardi de bon matin, nous quittons Yale ; désormais plus de bateau à vapeur : le reste de ce voyage de cinq mois devra s'effectuer tantôt à cheval, tantôt en canot. Nous voilà donc à cheval sur la grande route qui conduit au Caribou ; nos chevaux, chargés des bagages et des provisions de voyage, marchent lentement, et après avoir fait 250 milles, nous nous arrêtons le soir à Boston-bar, autre petit centre de civilisation. Les sauvages accoururent en grand nombre pour nous saluer. Pauvres enfants ! eux aussi ne reçoivent qu'une rare visite du Missionnaire ; eux aussi sont en butte aux tracasseries du ministre, qui ne cesse de les importuner pour qu'ils se fassent protestants. Je leur exprimai la joie que j'avais de les voir, et les encourageai à persé-

vérer. Quand il fallut partir, un de leurs chefs voulut nous suivre à pied. Chargé de son fusil et de sa couverture de voyage, cet homme faisait ses 40 milles dans la journée; et le soir, quand nous arrivions au lieu du campement, il était là le premier, s'occupant de nos chevaux, allumant le feu et préparant notre modeste repas. La prière faite, on se couchait à la belle étoile, laissant aux chevaux le soin de trouver leur nourriture pendant la nuit dans les bois ou les prairies des environs. Le matin à notre réveil, les chevaux étaient parfois bien loin, et c'était encore notre bon chef qui se chargeait de les retrouver et de nous les ramener, pendant que nous disions notre bréviaire. C'est ainsi que voyagent nos Missionnaires; ces courses sont fatigantes, mais elles ne laissent pas que d'avoir leur côté agréable quand on y est une fois accoutumé. Nous nous arrêtions souvent pour satisfaire aux désirs ardents de nos bons sauvages, qui venaient à notre rencontre de plus de 30 milles à la ronde : ils faisaient la prière, je les instruisais, et les exhortais; puis quand il fallait repartir, un grand nombre nous suivaient encore une journée ou deux, pour avoir le bonheur d'assister à une autre réunion. Les voyages dans ces conditions se font lentement, aussi ce ne fut que le quinzième jour après notre départ de New-Westminster que nous arrivâmes enfin à notre mission de Saint-Joseph, à William's-lake.

A Saint-Joseph, j'eus la joie de rencontrer le P. Mac Guckin et le Fr. Surel. Nous avons ici une belle terre, et nous nous proposons d'y établir bientôt des écoles industrielles et agricoles pour nos pauvres petits sauvages; mais jusqu'ici nous n'y possédons qu'une humble hutte qui sert en même temps d'église et d'habitation. Après sept jours passés dans le bonheur de la vie de communauté et dans un repos dont j'avais grand besoin, lais-

sant le P. Lejacq à Saint-Joseph, je continuai mon voyage avec le P. Mac Guckin, et en deux jours et demi nous arrivions à Quesnell, petite ville située sur la rive gauche du Fraser, à 350 milles de son embouchure et à 90 milles de Saint-Joseph. Jusqu'ici nous avons suivi la grande route de Caribou, la meilleure ou plutôt la seule route du pays ; désormais il nous faudra voyager par des pays tout à fait sauvages, à travers les bois, les rivières et les marais. Peut-être devrais-je vous faire faire connaissance, avant notre départ, avec mes compagnons de voyage. Vous connaissez déjà fort bien l'excellent P. Mac Guckin, cependant peut-être ignorez-vous que ce Pere est un intrépide voyageur et un cavalier infatigable. Je remercie la Providence de m'avoir donné ce cher Père pour compagnon dans ce long et pénible voyage. Charles, métis canadien, doué d'un bon caractère, s'était offert pour nous accompagner. Enfin Sam, jeune sauvage du fort Alexandre, bel homme de 6 pieds, intelligent et plein de bonne volonté. Ce jeune homme devait nous servir d'interprète : ayant été longtemps en rapport avec les blancs, il parlait passablement l'anglais et le français, outre les différents dialectes sauvages et le jargon *chinouk*. Tous deux étaient bons chasseurs et se promettaient de tuer assez de gibier pour nous faire vivre. C'est le 12 mai que nous quittâmes Quesnell. Il nous fallut d'abord traverser le Fraser, dont le courant est très-rapide. Nos chevaux le passèrent à la nage, et nous, accroupis dans un canot, espèce de tronc d'arbre creusé, nous arrivâmes sur la rive droite du fleuve sans autre inconvénient que celui d'être un peu mouillés ; nous montons à cheval, et après avoir fait 10 milles, nous sommes forcés par la nuit de nous arrêter dans une petite prairie, dite *des Castors*. On aurait dû l'appeler prairie *des maringouins*, car des myriades de ces insectes vinrent nous assaillir, et nous

ne pûmes fermer l'œil pendant une grande partie de la nuit. Les deux jours suivants nous marchâmes sans rencontrer une âme. Deux grandes rivières vinrent encore retarder notre marche déjà si lente. Nous essayâmes d'abord de les traverser à cheval, mais en vain, le courant était trop fort : nous n'avions pas de canot, que faire ? Il ne nous restait d'autre ressource que de fabriquer un radeau. Nos deux jeunes gens se mettent aussitôt à l'œuvre. Il y a des arbres sur la colline voisine. Ils ont bientôt trouvé quelques sapins secs qu'ils réunissent au moyen de deux traverses en bois, le tout est assez fortement lié ensemble avec des cordes ; les voilà qui viennent à nous, tout joyeux de leur succès, et nous invitent à nous embarquer sur ce navire improvisé. On commence par faire traverser les chevaux à la nage ; puis nous passons nous-mêmes avec nos bagages sur le radeau que le courant emporte, malgré tous nos efforts. Nous eûmes quelques moments de terrible anxiété ; enfin nos jeunes gens parviennent à saisir une branche d'arbre sur l'autre rive ; grâce à Dieu nous échappons à ce danger. Le lendemain nous traversâmes une autre rivière de la même manière et avec le même succès. Notre guide nous faisait espérer que nous rencontrerions bientôt des sauvages ; en effet, le vendredi soir nous en vîmes quelques-uns à la tête du lac Alka, où nous passâmes la nuit. Ces sauvages venaient des environs du fort Georges ; nous leur promîmes de les y visiter en revenant ; le P. Mac Guckin baptisa quelques petits enfants, et nous nous mîmes en route de bon matin, car nous étions à peine à moitié chemin du fort Fraser, et les provisions allaient nous manquer. Nous avions à parcourir un pays de montagnes boisées et parsemées de lacs : la chaleur était accablante, je me sentais défaillir ; le soir au campement je me trouvai si mal, que je craignis de ne pouvoir continuer ma

route. Cependant le repos de la nuit me fit tant de bien que je pus faire une petite journée le lendemain. Le jour suivant il nous fallut traverser le bout du lac en radeau, puis, quelques milles plus loin, nous étions à Stony-Creek, premier campement des sauvages qui vont traiter au fort Fraser. Le chef, avec quelques-uns de ses gens, vint à notre rencontre, et ayant appris qui nous étions, il envoya des messagers pour avertir les sauvages et les inviter à la réunion. On les vit bientôt accourir de tous côtés ; il fallut que tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, vinssent nous toucher la main ; ils ne pouvaient se rassasier de nous regarder ; c'était, en effet, la première fois qu'ils voyaient un Prêtre. Ces pauvres gens savaient cependant quelques mots de prières et de cantiques qu'ils avaient appris, tant bien que mal, des sauvages qui avaient vu les premiers Missionnaires. J'étais touché de leurs bonnes dispositions, et je puis dire qu'ils m'ont laissé une impression très-favorable, malgré tout ce que put dire leur chef, qui savait quelques mots de français. Cet homme, qui m'a semblé n'avoir d'autre mérite que celui d'être gros et gras, mais qui avait une haute opinion de lui-même, me disait : « *Oh ! chef, les sauvages bêtes ! bêtes comme les chiens.* » Il aurait eu probablement raison s'il n'avait parlé que de lui-même ; mais ses gens ne m'ont pas paru mériter cette note, et je regrette seulement de n'avoir pu leur parler comme j'aurais voulu, faute d'un habile interprète. Sam, mon guide, quoiqu'intelligent, ne pût pas me rendre grand service dans cette occasion ; il n'était pas encore formé ; il semblait retenu par la timidité. Certaines images, représentant les principaux mystères de notre sainte religion, me furent de la plus grande utilité. L'image de Jésus en croix, celles qui représentent l'enfer, où les méchants sont punis, et le ciel, où les bons sont récompensés, pro-

duisirent sur eux une vive impression. On voyait qu'il se livrait chez eux un combat intérieur, dans lequel la grâce finit par triompher. Ils vinrent presque tous se jeter à genoux, pour protester publiquement qu'ils voulaient rejeter leurs *mauvais cœurs*, renoncer à la boisson, au jeu, à la jonglerie, à la pluralité des femmes, au vol, au meurtre, et en général à tout ce qui est défendu par la loi divine. Il n'y eut que trois ou quatre exceptions, parmi lesquelles il faut compter notre sot et orgueilleux chef.

Nous avions passé plusieurs jours à Stony-Creek ; le moment était venu de quitter ces bons sauvages. Mais ici se présenta une difficulté que j'avais prévue. Tous les sauvages ont l'habitude d'exploiter à leur profit la bourse des voyageurs qui réclament leurs services. J'avais déjà pu constater la cupidité du chef, qui avait voulu m'extorquer de la farine et du tabac : j'étais cependant bien décidé à me faire transporter dans leurs canots *gratuitement*. C'est ici une ligne de conduite que nous nous sommes tracée, et dont nous ne pouvons nous départir, sans nous exposer à des conséquences désastreuses pour nos missions. D'abord nos moyens ne suffiraient pas, s'il nous fallait payer ; nous sommes et nous devons être pauvres, ensuite l'habitude de payer réveillerait chez les sauvages le vil instinct de la cupidité ; ils verraient bientôt dans les visites des Missionnaires une occasion de faire un profit sordide ; tandis que l'habitude contraire réveille chez eux le plus noble instinct de la nature avec les sentiments de la générosité, du désintéressement et du sacrifice, vertus difficiles partout, mais surtout chez les sauvages, vertus cependant sans lesquelles la religion ne jettera pas chez eux de profondes racines. L'expérience a constaté que, quand on a fait des sacrifices pour sa religion on s'y attache davantage ; au contraire ceux qui n'ont eu à faire aucun sacrifice lâchent pied plus facile-

ment, et dans l'occasion seront peut-être disposés à se vendre au plus offrant. D'un autre côté, il faut que les sauvages ne puissent pas soupçonner l'existence d'un motif sordide chez les Missionnaires, mais qu'ils comprennent que leurs prêtres font pour eux des sacrifices infiniment plus grands que ceux qu'ils demandent, et n'en attendent la récompense que de Dieu seul.

Quand donc les sauvages me demandèrent 50 francs pour me transporter dans leur canot, j'eus l'air d'être indigné et offensé. Jamais sauvages n'avaient traité leurs prêtres de cette façon : « Quoi ! leur dis je, j'ai fait plus de 500 milles pour venir vous faire du bien, pour vous montrer le chemin du ciel, et vous voudriez me traiter comme les blancs qui viennent chez vous pour gagner de l'argent ! S'il en était ainsi, vous seriez les derniers des sauvages, et j'aurais honte de vous ! » Ce petit discours produisit l'effet que j'en espérais ; et bientôt ils vinrent mettre à ma disposition et leur canot et leur concours personnel.

Les sauvages du fort Fraser, ayant appris notre arrivée, étaient dans l'impatience de nous voir. Nous étions à 35 milles de ce fort ; nous partîmes donc le samedi de bon matin, afin d'arriver le soir du même jour. Mais quels chemins affreux ! Je fus sur le point d'y rester. Je passais sur un pont, c'est-à-dire sur quelques pièces de bois non équarries et fixées tant bien que mal aux deux extrémités, lorsque mon cheval fit un faux pas et me précipita avec lui dans un profond bourbier, où je demeurai à moitié engagé sous l'animal, jusqu'à l'arrivée du secours de mes guides ; j'en fus quitte cette fois sans blessure. Moins heureux quelques pas plus loin, je me froissai douloureusement contre un arbre, en voulant éviter une autre de ces mares fétides. Enfin, après avoir traversé une forêt en feu, des sables brûlants et une grande ri-

vière, nous arrivâmes avant la nuit, mais dans un état de fatigue qui ne me permit qu'à grand'peine de dire la sainte messe le lendemain, et de faire une instruction aux sauvages. Je trouvai ceux-ci fort bien disposés, mais très-ignorants; il fallut leur apprendre les prières qu'ils ne connaissaient pas. Ils les enseigneront à leur tour aux sauvages du lac des Français, situé à l'ouest du lac Fraser, que le peu de temps dont je puis disposer ne me permet pas de visiter cette fois.

Au bout de quelques jours, nous quittâmes le fort Fraser pour revenir au lieu de la première réunion, à Stony-Creek, d'où nous devions nous diriger vers le lac Stuart. Non loin de la route que nous suivions, un jeune sauvage, baptisé quelques jours auparavant par le R. P. Mac Guckin, était à l'agonie; nous allâmes le voir, et comme le lieu où il résidait se trouvait sur le bord d'un lac dans lequel le Stony-creek vient se jeter, je demandai un canot pour faire le reste de la route. Nous pûmes ainsi éviter les mauvais chemins que nous avions parcourus la semaine précédente. Sam et un autre sauvage dirigeaient notre frêle embarcation en écorce, qui fendait les eaux de ce beau lac avec la rapidité d'une flèche; mais au milieu de notre traversée, un vent violent nous obligea de côtoyer la rive, où nous dûmes même descendre, pour réparer quelques avaries causées par l'ouragan. Quelques heures après, nous arrivions au lieu de la réunion, où Sam fut tout fier de pouvoir nous préparer un bon repas avec les canards qu'il avait tués à la chasse.

Nous trouvâmes là le chef Rour, frère du premier chef que nous avions vu en ce lieu, mais heureusement tout autre que lui. Il nous dit que depuis longtemps il désirait voir les prêtres, que notre présence le rendait heureux, et promit, ainsi que les nouveaux venus, de rejeter le mal

pour suivre le chemin qui conduit au ciel. Ceux qui avaient résisté lors de ma première visite furent entraînés par son exemple, à l'exception cependant de son frère. Ses bonnes dispositions me portèrent à lui confier le drapeau de la tempérance; il en fut content, s'engagea à affermir ses gens dans leurs bonnes résolutions, et même à faire tous ses efforts pour amener son frère à marcher dans la bonne voie. Les sauvages se souciant peu de m'accompagner, le bon Sam se dévoua à leur place et nous nous mîmes en route pour nous rendre au lac Stuart. Après une marche de 10 milles, nous arrivâmes vers quatre heures de l'après-midi à une rivière où le chef Rour devait nous attendre en canot; ce cours d'eau, qui sort du lac Fraser, va rejoindre la rivière Stuart 70 milles plus bas, pour aller ensuite se jeter avec elle dans le fleuve Fraser, un peu au-dessus du fort Georges. Notre canot n'était autre chose qu'un tronc d'arbre creusé, de 2 pieds de large sur 20 de long, dans lequel il fallait trouver place pour sept personnes et leurs bagages. Il n'est pas étonnant qu'avec une pareille charge et en remontant un courant très-rapide, nous ayons mis huit longs jours à faire un trajet qui n'en demande ordinairement que trois ou quatre. La conséquence de cette lenteur à voyager fut que nous épuisâmes nos provisions de voyage, et que nous dûmes attendre notre nourriture des hasards de la chasse et de la pêche, pour lesquelles heureusement nous avions les engins nécessaires. Nous fîmes un portage de plusieurs milles extrêmement pénible, pendant lequel je crus que j'allais succomber. Le divin maître voulut bien me conserver la vie pour me permettre d'assister encore au triomphe de sa grâce dans un grand nombre d'âmes.

Le lundi de la Pentecôte, nous arrivions au lac Stuart, où nous étions reçus avec la plus grande bienveillance

par le bourgeois du fort, M. Ogden, qui nous invita à prendre nos repas avec lui pendant tout le temps de notre séjour au milieu des sauvages. Son magasin nous fournit des provisions, et nous allâmes fixer notre tente au milieu du village des sauvages, situé tout près du fort, ce qui les flatta singulièrement. En agissant ainsi, je voulais leur faire comprendre que c'était pour eux que j'étais venu de si loin, et que la plus grande partie de mon temps leur serait consacrée, et ils le comprirent parfaitement. Le grand chef, que l'on nomme *Prince*, se hâta de dépêcher de toutes parts des messagers pour inviter les sauvages dispersés à se rendre auprès de nous. Bientôt ils furent assez nombreux pour nous permettre de commencer les instructions, et de leur apprendre les cantiques, qu'ils aiment beaucoup.

J'ai déjà dit que ces sauvages ont été visités il y a vingt-cinq ans par Mgr Demers et le R. P. Nobili, de la compagnie de Jésus. Ce religieux a passé une année parmi eux. C'est lui qui a érigé au milieu de leur cimetière une grande croix qui subsiste encore, comme pour attester que les habitants de ces contrées appartiennent à notre sainte religion. J'ai constaté avec bonheur qu'ils avaient conservé l'habitude de redire matin et soir les prières et les cantiques que leur ont enseignés les premiers Missionnaires ; cet amour pour la prière montre leurs bonnes dispositions, je suis porté à croire qu'avec le temps et des instructions plus fréquentes ils pourraient devenir de fervents chrétiens. Nous ne pouvons cependant pas nous dissimuler que ce champ donnera des soucis et des peines à ceux qui seront chargés de le cultiver, car l'ivraie se trouve partout mêlée au bon grain. Les bonnes pratiques chrétiennes conservées parmi eux ne les ont pas empêchés de se laisser aller aux grands abus qu'on rencontre généralement parmi les sauvages. Ainsi,

le grand chef, ses deux frères et beaucoup d'autres avaient plusieurs femmes ; la plupart étaient adonnés aux boissons enivrantes ; les superstitions, la jonglerie, le meurtre, le vol et d'autres vices subsistaient encore. Nous avons dû attaquer vigoureusement tous ces points, et la grâce de Dieu a triomphé de tout. Le dernier jour de la mission, tous sont venus s'agenouiller devant nous, et ont publiquement renoncé aux *mauvais cœurs* et aux œuvres du démon, pour s'engager à vivre selon les maximes et les exemples de Jésus-Christ. Le chef n'ayant gardé qu'une seule femme, fut imité de tous ceux qui étaient dans le même cas. Tous renoncèrent aussi aux liqueurs fortes, aux jeux, à la danse, aux meurtres, au vol, à la jonglerie, aux rêveries de leurs faux prophètes, etc.

Ces faux prophètes, qui se font donner le nom de prêtres, ne sont autre chose que des imposteurs, habiles à exploiter à leur profit la crédulité des pauvres sauvages. Voici, en peu de mots, comment ils s'y prennent ordinairement pour les séduire : quand les sauvages sont réunis, le prophète se jette à terre en leur présence et feint d'être mort ; pendant cette prétendue mort, il est censé en conversation avec Dieu, dont, à sa résurrection, il transmet les ordres aux sauvages Tantôt le grand chef d'en haut lui ordonne de donner des noms à tous les sauvages, qui n'ont rien de plus pressé que de venir les demander ; mais ils les payent parfois bien cher : il y a des sauvages qui ont ainsi reçu trois ou quatre noms et qui ont payé en conséquence ; tantôt le grand chef veut que les sauvages se livrent à la danse ; tous s'empressent d'obéir. J'ai connu un de ces faux prophètes, grand amateur de canots, qui s'avisa une fois de déclarer que, dans une de ses extases, Dieu lui avait révélé l'approche d'un déluge universel, et que le seul moyen de salut était la construction d'un grand nombre de canots. On le crut et on

lui fit hommage des plus beaux de tous ceux qui furent construits dans cette occasion. Comme vous le comprenez par ces exemples que je pourrais multiplier, nous n'eûmes aucune peine à démasquer ces grossières inventions, et les faux prophètes, avouant eux-mêmes leurs impostures en présence de tous les sauvages, il nous fut très-facile de déterminer ceux-ci à ne plus les croire, et à écouter uniquement les paroles de vérité que nous venions de si loin leur apprendre.

Après avoir passé huit jours en ce lieu, nous nous mîmes en route pour aller visiter les *Babines* qui se trouvent à environ 170 milles plus loin. Nous nous embarquâmes le lundi 8 juin, jour où nous célébrions la fête de Notre-Dame des Grâces; le fidèle Sam et plusieurs sauvages de bonne volonté nous accompagnaient chantant à gorge déployée de nouveaux cantiques et l'*Ave, Maris Stella*, que les échos des montagnes voisines répétaient à l'envi. Après avoir parcouru par un temps très-favorable la distance de 15 milles sur le beau lac Stuart, nous arrivâmes le soir à Pontchi, petit camp situé sur le bord du lac. Plusieurs sauvages qui s'y trouvaient n'avaient pu se rendre à la grande réunion, et désiraient cependant rejeter leurs *mauvais cœurs*. Pour les satisfaire, nous demeurâmes là toute la journée du mardi, et le lendemain, après le baptême des petits enfants, nous continuâmes notre route pour arriver le soir au portage. Le chef du portage était un prophète qui jouissait d'une grande considération parmi les siens. Il vint à notre rencontre, nous exprima la satisfaction qu'il éprouvait de nous voir. Sur ma demande il envoya même un messager porter à ses gens la nouvelle de notre arrivée. Le lendemain de bon matin tous étaient réunis; c'était la fête du Saint-Sacrement; un autel fut érigé en plein air et nous eûmes la consolation d'y offrir la victime qui efface les péchés du monde.

Les instructions et le baptême des enfants nous prirent la plus grande partie du jour, et le soir eut lieu la cérémonie d'usage pendant laquelle le chef prophète, à la tête de ses gens, vint publiquement renoncer à ses rêveries et aux pratiques vicieuses des sauvages. On élut un capitaine, deux soldats et deux agents de police qui, avec le chef, devaient surveiller les sauvages pour les empêcher de faire le mal et les aider à se maintenir dans leurs bonnes résolutions.

Ces élections, que nous faisons autant que possible dans tous les camps et villages sauvages que nous visitons, flattent beaucoup ceux qui sont élus. D'après l'expérience que nous en avons faite, c'est un des meilleurs moyens pour préserver les sauvages des rechutes auxquelles ils sont fort exposés.

Le lendemain nous reprîmes notre route, et le dimanche suivant nous arrivions enfin au village des Babines, où un grand nombre de sauvages étaient réunis pour une de leurs fêtes. Ils ne s'attendaient pas à nous voir venir interrompre leurs jeux et leurs danses ; cependant ils nous reçurent assez bien. Quand les habitants d'un village voisin appartenant à la même tribu furent arrivés, nous commençâmes les instructions ; mais évidemment la pensée de la fête, que notre arrivée avait si malencontreusement contrariée, les poursuivait toujours et ne leur permettait pas de nous prêter toute l'attention que nous aurions désirée. Le troisième jour, ils n'y tinrent plus : une députation vint me demander la permission de commencer les jeux. « Faites comme vous voudrez, » leur répondis-je. J'étais bien aise d'avoir une idée de leurs usages, j'en eus bientôt assez. Durant toute la nuit, ce fut un bruit affreux de tambours et d'instruments imitant les cris de toutes sortes d'animaux. Je sortis de bonne heure pour tâcher de saisir quelques actes de cette scène étrange et

bruyante, mais je ne vis autre chose qu'une imitation grossière du carnaval des pays civilisés. A la prière du matin à laquelle ils se rendirent tous, je les avertis de ce que j'avais cru remarquer de mauvais dans leurs jeux, et leur signifiai qu'ils eussent à s'abstenir du reste de leur fête, car outre qu'ils nous avaient empêchés de dormir, ils s'étaient eux-mêmes mis dans un tel état de fatigue, qu'il leur était fort difficile de suivre attentivement nos instructions. Nous continuâmes les exercices, à la fin desquels tous s'empressèrent, selon l'usage, de venir renoncer au démon et à ses œuvres et promettre de prendre le chemin qui conduit au ciel. On fit ensuite les élections, on baptisa les petits enfants, puis nous nous mimes en devoir de partir.

Avant de quitter ces contrées du Nord, permettez-moi de vous faire connaître en quelques mots les sauvages qui les habitent. Ils forment entre tous une population d'environ 4000 âmes, et se divisent en cinq principales tribus qu'on nomme : *Porteurs*, *Babines*, *Alnas*, *Sinkannay* et *Nohanny*. Nous n'avons pu visiter que les deux premières de ces tribus. Les Porteurs sont d'un caractère plus doux et plus paisible que les Babines, leurs voisins ; ils sont aussi généralement mieux disposés. On les appelle *Porteurs* à cause de la coutume qu'ils avaient autrefois de porter les cendres de leurs proches dans des sacs suspendus à leur cou. Les Babines tirent leur nom d'une coutume bizarre qui heureusement tend à disparaître de plus en plus. La beauté, chez eux, consistait à avoir la lèvre inférieure développée à l'excès, et pour se procurer cet agrément que la nature ne leur accordait pas suffisamment à leur gré, ils se faisaient une incision dans la lèvre à l'intérieur et, en y introduisant un morceau de bois ou un coquillage, leur lèvre finissait à la longue par atteindre la grosseur qu'ils ambitionnaient. On ne peut imagi-

ner un moyen plus propre à défigurer l'espèce humaine. Nous en avons vu quelques échantillons dans deux ou trois vieilles femmes, leur lèvre inférieure laissait les dents à découvert et leur couvrait en grande partie le menton. Nous ne pouvions nous empêcher de sourire en voyant de pareilles caricatures. Les Babines, du reste, n'ont pas besoin de cet ornement pour avoir l'air sauvage. D'un naturel belliqueux et même cruel, ils ne manquent pas d intelligence et d'énergie. La facilité avec laquelle ils ont appris les prières et les cantiques me fait espérer qu'on pourra sans trop de peine réformer leurs vices et les porter aux vertus chrétiennes.

Les Atnas forment la tribu la plus nombreuse de ces parages, on les croit au nombre d'environ 2 000. Ils sont dispersés sur les bords de la rivière Skenn et de ses affluents, au nord-ouest du lac où se trouvent les Babines, qui ont avec eux d'assez fréquentes relations. J'ai oui dire qu'ils montent au nord jusqu'au grand lac Tatha, et même jusqu'au petit lac d'Ours, où ils vont faire leurs provisions de poissons. Les Sinkannay et les Nohanny sont peu nombreux et habitent plus au nord. On trouve les premiers dans les environs du lac Mac Leode et sur les bords de la rivière à la Paix, au pied des montagnes Rocheuses ; ils vivent des produits de la chasse et de la pêche, on les dit très-simples et bien disposés, ainsi que les Nohanny, qui résident dans les environs du petit lac d'Ours.

Je reprends maintenant le récit de mon voyage, en l'abrégeant toutefois, afin de ne pas abuser de votre patience.

Notre retour de chez les Babines au lac Stuart se fit avec rapidité. Nous étions partis le lundi, nous arrivâmes le jeudi à ce camp, où nous nous arrêtâmes quelques jours pour administrer des baptêmes, bénir des mariages

et conclure plusieurs affaires. Le lundi suivant, les sauvages nous virent partir avec regret. J'éprouvais aussi une peine très-vive de ne pouvoir laisser parmi eux un Prêtre pour les maintenir dans leurs bonnes dispositions. Mais nous sommes si peu nombreux !

Ah ! si les jeunes lévites qui encombrent nos séminaires de France pouvaient être témoins des scènes touchantes qui se passent presque chaque jour sous nos yeux, certainement un grand nombre d'entre eux seraient disposés à tout sacrifier pour venir se dévouer à la conversion de tant de pauvres âmes abandonnées, qui ne sont privées de la connaissance de Dieu que faute d'ouvriers apostoliques. Ils rencontreraient sans doute ici bien des privations, des croix et des souffrances de plus d'un genre, mais aussi quelle consolation ! quelle tranquillité d'âme ! quelle heureuse vie ne meneraient-ils pas ! Quelle confiance surtout au jour du jugement suprême, lorsque notre divin maître apparaîtra dans toute sa gloire et demandera à chacun de nous le compte de ses œuvres ! Puis-je faire autre chose que de prier Dieu d'accorder à un grand nombre de séminaristes la belle vocation de missionnaire des sauvages ? Ah ! daigne le Seigneur envoyer au plus tôt dans sa vigne un bon nombre d'ouvriers selon son cœur !

Au moment de notre départ, le chef nous confia un de ses fils, jeune homme de quatorze ans, plein d'intelligence et connaissant le français du pays. Il nous sera très-utile comme interprète, et avec son aide nous pourrons traduire d'une manière plus correcte nos prières et nos cantiques à l'usage des Porteurs. Notre fidèle Sam et un métis formaient tout notre équipage. Grâce à un courant très-rapide, nous pûmes arriver dès le 1er juillet au fort Georges, d'où nous partîmes le lendemain en compagnie de tous les sauvages qui s'y trouvaient, pour nous rendre à 40 milles plus loin, à un endroit où devait

avoir lieu une grande réunion. Nous arrivâmes là encore en pleine fête sauvage, cependant les instructions se firent et se terminèrent comme d'habitude par la cérémonie que vous connaissez déjà. Le 6 juillet nous étions à Quesnell, d'où, après avoir béni une chapelle et réglé quelques différends, nous nous dirigeâmes vers le Caribou. Cette fois il nous fallut aller à cheval par de très-mauvais chemins ; nous y arrivâmes cependant assez vite, et l'accueil courtois de M. et de Mme Lallier, tous deux excellents chrétiens de notre belle France, nous dédommagea amplement des fatigues du voyage. Les dix jours que nous avons passés au milieu de la population du Caribou nous parurent bien courts : ils suffirent cependant pour nous donner une idée très-avantageuse des mineurs, et en général de tous les habitants du Caribou. J'ai eu la satisfaction d'y bénir une église et une cloche, preuves sensibles du zèle et de la générosité des catholiques français et irlandais de cette partie éloignée de notre vicariat. Nos frères séparés et les juifs eux-mêmes n'ont pas voulu nous laisser quitter le Caribou sans nous donner des marques de leur estime ; toutes les dépenses de notre lointain voyage ont été couvertes par la générosité d'un grand nombre d'entre eux. Le journal de l'endroit, bien que rédigé par un protestant, ne tarissait pas d'éloges en faveur du clergé catholique. Il serait trop long de vous transcrire tout ce qu'il a dit sur ce clergé, qu'il regarde comme *immeasurably*, ou infiniment supérieur au clergé protestant.

Du Caribou nous revînmes à Quesnell, et de là nous nous rendîmes par le bateau à vapeur au fort Alexandre. Tous les sauvages des environs y étaient réunis, ainsi que les *Chilkoten*. Nous y donnâmes les exercices habituels, que termina la bénédiction d'une église. Nous fîmes de même à Soda-Creek, où résident nos sauvages les plus avancés sous le rapport de la civilisation; ils ont là,

en effet, d'assez belles maisons et cultivent de vastes champs où ils font d'abondantes récoltes de froment et de pommes de terre. Ces bons sauvages ont tenu à honneur de nous nourrir pendant tout le temps que nous avons passé chez eux.

En continuant notre route, nous trouvâmes à la mission de Saint-Joseph le R. P. LEJACQ et le Fr. SUREL ; deux jours après, le R. P. JOLIVET, visiteur du vicariat, y arrivait aussi, à notre grande joie. Sa venue fut pour nous une vraie fête ; nous passâmes quelques jours ensemble pour jouir de la vie de famille, avant de continuer nos courses ; puis, le R. P. visiteur se rendit avec le R. P. MAC GUCKIN au Caribou, tandis qu'en compagnie du R. P. LEJACQ je me dirigeai vers la partie sud du district de Saint-Joseph. Je regrette que le temps et la longueur de cette lettre ne me permettent pas d'entrer dans le détail de ces visites ; je me borne à vous dire qu'elles nous ont donné, comme les précédentes, de bien douces consolations. Dans ce seul district, j'ai eu la satisfaction de bénir dix églises ou chapelles. Je vais vous donner les noms des différents endroits où j'ai fait cette cérémonie, ainsi que les noms des patrons que j'ai assignés à ces églises : 1° le Caribou : patron, saint Patrick ; 2° le village indien de Quesnell, saint Michel ; 3° fort Alexandre, saint Jacques ; 4° Soda-Creek, sainte Anne ; 5° Alkali-lake, saint Pierre ; 6° Dog-Creek, saint Paul ; 7° Canoe-Creek, saint Gabriel, 8° Tli-te-Naiten, saint Laurent ; 9° le Pavillon, sainte Marie, refuge des pécheurs ; 10° Clinton, l'Assomption. Cette dernière église est la cinquante-cinquième que j'ai dédiée au Seigneur depuis quatre ans que je suis dans ce vicariat apostolique.

Du district de Saint-Joseph j'entrai dans celui de l'Immaculée-Conception, que j'avais visité deux ans auparavant. Le R. P. LEJACQ m'accompagna jusqu'à Saint-Louis

de la rivière Bonaparte, où nous eûmes le plaisir de rencontrer le R. P. visiteur, avec lequel nous devions continuer notre route. Nous étions un peu en retard pour le rendez-vous donné aux sauvages Shoushopes, Kamloops et autres pour le jour de l'Assomption. La fête était passée et nous nous trouvions encore à deux journées de marche du lieu fixé pour la réunion. Nous nous hâtâmes d'y arriver. Trois cents sauvages, préparés par les RR. PP. Gendre et Richard nous attendaient et nous reçurent avec le plus grand enthousiasme. Leur joie si expansive s'exprima par des chants et des coups de fusil mille fois répétés; elle était encore accrue, mon très-révérend et bien-aimé père, par la présence de votre digne représentant. J'administrai le sacrement de confirmation à un grand nombre de ces bons sauvages, et après avoir passé quelques jours au milieu d'eux, nous nous rendîmes à la résidence de nos Pères, située à trois journées de marche, sur les bords du lac O'Kanagan. Il y avait encore là des sauvages auxquels je donnai la confirmation.

Cependant le mois de septembre était commencé; il fallait penser à remonter à cheval au plus tôt, afin de ne pas s'exposer à rencontrer trop de neige au sommet des montagnes des Cascades. Cette course, la dernière du voyage, ne fut pas la moins pénible; heureusement nos chevaux étaient bons et nous permirent de faire en six jours un trajet qui en demande ordinairement dix. Je ne saurais vous exprimer ma joie en revoyant nos bons sauvages du Fraser; c'était pour mon cœur le bonheur d'un père qui revient au milieu de sa famille après une longue absence.

Les RR. PP. Gendre et Richard nous ont accompagnés pendant cette dernière partie du voyage; ils se rendaient à New-Westminster pour prendre part à la retraite an-

nuelle. Après quelques jours passés au fort Hope, nous prîmes le bateau à vapeur, qui nous conduisit à Sainte-Marie, où nous arrivâmes le 18 septembre, jour qui terminait mes cinq mois d'absence, pendant lesquels j'ai parcouru environ 2000 milles.

Les Pères qui m'ont accompagné successivement dans ce lointain voyage ont baptisé plusieurs centaines de petits enfants ; j'ai moi-même conféré le sacrement de confirmation à environ 200 sauvages du district de l'Immaculée-Conception ; de plus, un bon nombre d'adultes ont été baptisés et mariés. Nous avons jeté partout la semence de la parole divine, nous continuerons de l'arroser autant que nous le pourrons et que notre petit nombre d'ouvriers le permettra, espérant avec la plus ferme confiance que, dans sa bonté et son infinie miséricorde, notre divin maître la fera germer et croître dans un grand nombre d'âmes qu'il a daigné racheter au prix de ses souffrances et de sa mort.

Je termine cette longue lettre en vous suppliant de prier et de faire prier pour qu'il plaise au Seigneur d'envoyer dans ce coin retiré de sa vigne un bon nombre de Missionnaires selon son cœur, car nous pouvons dire ici avec notre divin maître : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Je vous prie, mon très-révérend et bien-aimé Père, d'agréer la nouvelle expression des profonds sentiments de ma reconnaissance pour tout ce que vous avez déjà fait dans l'intérêt de nos missions du Pacifique. Daigne le Seigneur vous le rendre au centuple !

J'ai l'honneur d'être, comme toujours, votre très-humble et tout dévoué serviteur et fils en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

† LOUIS, O. M. I.,
Evêque de Mélitopolis